

Alphonse DAUDET au Pré de Raves et au Valtin (en 1865)

En 1865, Alphonse avait 25 ans. L'auteur des "Lettres de mon Moulin", du "Petit Chose", de "Tartarin" et de tant d'autres chefs d'œuvre, n'était point encore connu du grand public, mais un volume de vers lui avait déjà valu, dans les milieux littéraires, une flatteuse notoriété. C'est à ce moment (juillet 1865) qu'il entreprend, de compagnie avec son ami Alfred Delvau, écrivain très populaire à l'époque, un voyage de vacances en Alsace et dans les Vosges.

Sous le titre "Du pont des Arts au pont de Kehl", Alfred Delvau donna de cette excursion un très pittoresque récit pétillant de verve et d'humour, où les souvenirs littéraires et anecdotiques voisinent avec l'histoire et la fantaisie, le tout relevé, parfois, d'une pointe de roserie. Daudet a-t-il collaboré à cette narration ? ... Il n'est pas défendu de le penser.

J'ai eu la bonne fortune de posséder un exemplaire de l'ouvrage, aujourd'hui très rare. Prêté à un ami de Saint-Dié avant les tristes événements de novembre 44, il ne m'est pas revenu ... Fort heureusement, j'avais pris soin de noter les passages du récit qui concernent particulièrement notre région, ce qui va me permettre d'en présenter l'essentiel.

C'est à pied, sac au dos, sans autre guide que leur fantaisie, que Daudet et Delvau – partis de Strasbourg où les a déposé le chemin de fer – effectuent, en vrais touristes, leur randonnée.

On couche, le soir du premier jour, à Sélestat. Le lendemain, d'une traite, les voyageurs gravissent le col de Sainte-Marie, descendent à Gemaingoutte. Ils y passent la nuit à l'auberge "À l'Homme Sauvage" où, malgré l'étrangeté de l'enseigne, on dort bien « *dans les draps les plus blancs et les prix les plus doux* ».

Au matin, les deux amis, comme s'ils n'avaient pas fait douze lieues la veille, prennent le chemin du Chipal où on leur a dit qu'un parisien tenait auberge. Déception : Le prétendu parisien n'a jamais quitté le village où il est né, ni mis les pieds dans la capitale. Il tient son surnom de "parisien" de son père qui a visité Paris une seule fois, il y a vingt ans de cela.

Au sortir du Chipal, nos excursionnistes abordent la forêt. Ils s'émerveillent à ce spectacle magnifiquement traduit :

« Repos d'une heure à la corne d'une forêt de sapins, merveilleuse de solennité et de poésie ... Devant nous, étendues immenses, vallons semés de bouquets d'arbres, de fermes isolées, de champs de blé (de seigle plutôt) jaunes comme des pains sortant du four. Derrière nous, à côté de nous, la forêt. Le vent dans les sapins produit des ronflements d'orgue grandioses : on dirait du "Dies Irae". Nous écoutons, ravis. Quel arbre, le sapin ! Il est religieux et philosophique, il fait prier et penser, pleurer et sourire. Ces centaines vigoureux et fiers, qui ressemblent à des colonnettes d'église, donnent à la forêt quelque chose d'austère, de mélancolique qui saisit fortement. »

Remontant le cours torrentueux de la Morte, les deux compagnons atteignent, le soir, le Pré de Raves. La description qu'ils en font mérite d'être citée :

« Dans quelle admirable situation elle se trouve, cette ferme des Prés de Raves ! Derrière elle, un horizon de montagnes à perte de vue. Devant elle, descendant vers la forêt que nous venons de quitter, une immense prairie en dos d'âne que la faux des faucheurs entamera demain. »

Que diraient Delvau et Daudet s'ils pouvaient aujourd'hui voir le site bien déchu : une ferme dont il ne reste que des ruines, un pré reboisé où, d'année en année, monte la forêt qui reprend ses droits séculaires ? ...

Au Pré de Raves – où la fenaison bat son plein – il se trouve que le propriétaire de la ferme, M. Simon, est en même temps *« le maire du Chipal »*. J'ai eu la curiosité de vérifier le fait, il est exact : M. Simon était bien à l'époque, maire, non du Chipal mais de La Croix-Aux-Mines.

« Madame la mairesse » fait bon accueil aux visiteurs. Assis sur la terrasse rustique située devant la maison, ils assistent à la rentrée des foins :

« Les voitures arrivent une à une, lentement, trainées par de grands bœufs. Les faneurs chantent de rustiques chansons d'un grand effet à cette heure et dans ce pittoresque désert, tout imprégné d'enivrantes senteurs. Nous sommes sous le charme.... Madame Simon, la fermière, survient avec un bataillon de faneuses, laides pour la plupart, mais curieuses ! »

Voilà qui n'est pas flatteur ! ... Delvau a-t-il bien vu, pour qualifier de laides nos fraîches et vigoureuses *« Creuhattes »* ? Ou bien, l'esprit pénétré encore des beautés parisiennes, ne les a-t-il pas jugées sur les apparences de leur simple et rustique costume ?... Il est plus indulgent pour les faneurs qu'il trouve *« Non moins curieux que les faneuses, mais un peu moins laids »*.

Conviés à souper, les parisiens prennent place à la table *« où viennent s'asseoir en silence soixante travailleurs des deux sexes. M. Simon s'assied au milieu d'eux. Madame Simon sert tout le monde.... On devait souper ainsi chez les patriarches de la Bible.... La soupe est bonne, mais les faneuses nous regardent trop : n'ont-elles donc jamais vu d'autres parisiens que l'aubergiste du Chipal ? – si au moins elles étaient jolies ! ... »* Encore ! Décidément, Delvau n'est pas galant pour nos compatriotes du beau-sexe ! *« Après la soupe, de grandes languettes de lard avec je ne sais plus quels légumes auxquels je ne touche pas... »* Sans doute s'agit-il de légumes divers cuits dans la soupe, ce que les ménagères de chez nous appellent " le retirage ".

Avec autant de personnes à loger, M. Simon regrette de ne pouvoir donner aux touristes une hospitalité convenable pour la nuit. Il ne dispose pas d'autres chambres que la grange où ils pourront coucher sur la paille. Ceux-ci comprennent et remercient.

À la grange, ils préfèrent *« la forêt qui sent si bon »*. Se doutent-ils qu'ils font du camping avant la lettre ?... Écoutons Delvau :

« La nuit est claire et sereine... Nous pourrions choisir notre campement. Nos pipes sont allumées, nous redescendons la prairie sans nous apercevoir que nous mouillons nos pieds dans la rosée. »

« La prairie traversée, nous rentrons dans la forêt pleine de bruits mystérieux et charmants... c'est la respiration de tous ses habitants endormis. »

« Nous choisissons une clairière, nous déroulons notre couverture, nous plaçons notre sac en guise d'oreiller et, en route pour le sommeil ! »

Dormir ainsi sous la voûte du ciel et les yeux clignotants des étoiles, n'est-ce pas délicieux ?...

C'est vers Gérardmer et son lac, dont la renommée naissante est parvenue jusqu'à eux, que Daudet et son ami vont maintenant diriger leurs pas. Partis du Pré de Raves au fin matin, ils y seront le soir même. Comme marche à pied, ce n'est déjà pas si mal.

Par la forêt, objet de leur prédilection, ils gagnent Plainfaing entraversant le vallon de Scarupt. De là, ils remontent la vallée :

« En sortant de Plainfaing, nous entrons dans un vallon encaissé entre des montagnes d'où descendent des ruisseaux bruyants, qui semblent déjà avoir conscience de l'importance qu'ils vont avoir à quelques kilomètres de là, lorsqu'ils seront réunis. Ces ruisseaux épars vont en effet former la Meurthe à Saint-Dié. Les fleuves les plus orgueilleux n'ont pas d'autre origine. Les hommes les plus riches non plus. Ce qui est quelque-chose, a presque toujours commencé par n'être rien. Mais les fleuves les plus puissants de ce monde ne voudront jamais en convenir ! »

Il est près de midi, le soleil est ardent. Le besoin se fait sentir de se restaurer et de se reposer. Nos deux amis, qui ont apporté des provisions, s'installent pour manger « à l'ombre d'un vieux pont, au bord d'un ruisseau tapageur ». Je me représente un de ces ponts rustiques faits d'énormes blocs de granit, qui enjambent hardiment la Meurthe au Rudlin, non loin de l'usine électrique. Ce devait être là.

Voici qu'un pêcheur en haillons vient jeter sa ligne devant les touristes, qu'il n'a pas aperçus : « *Cela mord-il ?* » lui demande Daudet. Surprise du pêcheur qui ne répond pas, plie bagage et s'en va précipitamment. N'était-il pas en règle avec la loi ? ... A-t-il eu peur des étrangers ? ... Je crois plutôt qu'il est allé pêcher ailleurs simplement parce-que ceux-ci, ayant effarouché la truite, il s'est rendu compte qu'il ne prendrait rien près du pont.

La marche continue sous un soleil implacable : « *Voici le Petit-Valtin, un village silencieux.* » Pas un mot du paysage. Le petit village aux toits de bardeaux, blotti en une gorge profonde au pied de son église, les éboulis de rochers gris qui le surplombent, la forêt sombre qui l'enserme, le pittoresque de ce tableau unique ! ... Accablés par la chaleur, ayant faim et soif, les voyageurs n'ont rien vu de cela. Et c'est grand dommage !

Ils trouvent heureusement un cabaret : « *Nous entrons dans son poêle. Dans les Vosges, ce qu'on appelle le poêle, c'est une pièce à tout faire, où les gens du dehors viennent boire tous les dimanches. Il y a un lit, large comme celui de Louis XIV, et un poêle haut comme un premier étage. Il paraît que l'hiver est rude par ici.*

« La cabaretière est triste. Nous voulons savoir pourquoi et, tout en buvant un diable de petit vin blanc d'un goût de pierre à fusil qui nous permet d'avaler nos tartines de "Gérardmer", nous lui demandons la cause de sa mélancolie :

- Ah ! Pleure-t-elle, je ne suis qu'une pauvre bête sauvage, moi !

« Ce n'est pas une réponse ; mais il n'y a pas plus moyen d'en obtenir d'autre que d'avoir à manger autre chose que du fromage de Gérardmer. A-t-elle perdu son mari ? Non. Son enfant ? non. Est-elle pauvre ? non. Est-elle malade ? Non. Mais alors ?

« Pauvre bête sauvage ! »

Qui pouvait bien être cette étrange créature dont l'identité m'a fortement intrigué ? ...

Un rapprochement s'est fait dans mon esprit. Vingt ans plus tôt, un évènement tragique (que je conterai ailleurs), avait bouleversé le petit village. Le 11 mars 1844, une jeune fille du Valtin, Marie-Catherine Marchal et son frère Jean-Baptiste, surpris par une tempête de neige au retour de la foire de Munster, avaient péri sur le sommet du Tanet où une stèle de grès, appelée dans le pays "la Croix Marchal", rappelle leur souvenir. Marie-Catherine et Jean-Baptiste étaient les enfants du cabaretier Marchal, qui tenait auberge auprès de l'escalier du cimetière. Marchal avait une autre fille, Marie-Anne, laquelle épousa un nommé Morel. Celui-ci reprit l'auberge de son beau-père. Au dire d'anciens du village, Marie-Anne Marchal, profondément troublée par le drame douloureux qui avait attristé sa famille, en aurait conservé toute sa vie une certaine faiblesse d'esprit.

La « *pauvre bête sauvage* » ne serait-elle pas Madame Morel, née Marie-Anne Marchal, cabaretière au Valtin ? ...

Au Grand-Valtin, aucun indigène en vue qui puisse indiquer aux voyageurs la route de Gérardmer. Sans doute, tous les habitants sont-ils aux champs ou en forêt.

« À droite, une route qui mène peut-être à Gérardmer. À gauche une forêt qui peut-être nous en éloigne. Nous prenons la forêt, plus majestueuse, plus solennelle encore que celle que nous avons traversée pour aller aux Prés de Raves. Il y fait sombre comme dans une église. C'est superbe ! »

Suit une page de toute beauté que vous m'en voudriez de ne pas citer :

« Une profonde tranquillité plane sur la nature. Un bruit léger interrompt seul ce silence solennel : c'est le susurrement cadencé du ruisseau, cette éternelle horloge de la forêt, dont le tic-tac monotone est formé par ses heurts contre les pierres et les racines qu'il rencontre dans sa course. Tantôt reluisant au soleil comme une nappe d'or en fusion, tantôt estompé d'ombres mouvantes ... il reproduit une infinie variété d'images sur la surface ondulée de son pur cristal : oiseaux effarouchés, branches frissonnantes, biches curieuses, rayons éclatants, nuées vagabondes ... »

Le chemin forestier suivi, je le vois très bien. Par la maison forestière de Schmalick, il conduit au col du Port des Planches. De là, à travers le "bois des Broches" que Delvau appelle improprement « *la Forêt de la Bûche* » il gagne Retournemer par le vallon de Belbriette. Ce n'est plus alors qu'« *un sentier pénible où nous sommes de nouveau exposés à l'artillerie du soleil qui nous mitraille sans pitié ... À notre gauche, dans le lointain, un lac couronné de forêts ...* » le lac de Retournemer.

Voici "Le saut des Cuves" où monte « *Un sourd mugissement des entrailles mêmes du torrent sur lequel est jeté le pont.* »

Le soir, les deux amis couchent à l'Hôtel de la Poste, chez Reiterhart – le créateur de l'industrie hôtelière à Gérardmer. L'hôtel se trouve sur la place « *en face d'un gros arbre* ». Le gros arbre – il est toujours là – c'est un vieux tilleul planté au XV^{ème} siècle qui a donné son nom à la place. On mange bien chez Reiterhart, « *les truites du lac sont excellentes* ».

« *La belle soirée et le beau lac !* -s'exclame Daudet – *on viendrait exprès de Paris pour jouir de l'une et admirer l'autre.* »

Dimanche 16 juillet, adieux à Gérardmer. Départ en cariole pour l'excursion classique de la Schlucht. La route commencée en 1840, qui venait à peine d'être ouverte à la circulation (1864) « *a été tracée à coup de hache et de mine à travers la forêt et les rochers, à quelques centaines de pieds au-dessus des lacs de Longemer et Retournermer qu'elle surplombe très imprudemment. Je doute que la Suisse offre des spectacles plus grandioses et plus variés.* »

Chemin faisant, le cocher qui sert de guide aux touristes, leur conte la légende des « Dames Blanches », les fées de la montagne, celle de « Monsieur Saint-Florent » patron de la chapelle de Longemer.

Halte à la Roche du Diable où le conducteur se plaît à faire rouler de grosses pierres qui dévalent la pente en bonds prodigieux et font mesurer la profondeur de l'abîme.

À la Schlucht, le chalet-restaurant Hartmann, nouvellement bâti, offre aux touristes l'hospitalité pour la nuit. : « *Situation sans pareille. Montagnes de-ci, montagnes de-là. Horizons noirs à droite, bleus à gauche* ».

Au Honeck – où ils ont pris rendez-vous le lendemain avec le soleil levant, les deux amis s'émerveillent de trouver dans un creux de rocher, de la neige en juillet. Ils veulent aller voir de près. Daudet, qui n'a pas le pied montagnard, glisse sur une pente dangereuse d'où son compagnon le retire à grand-peine, évanoui et grelottant de froid.

Là s'arrêtent mes notes. C'est par le Lac des Corbeaux, la Bresse, Ventron – où ils visitent l'ermitage de frère Joseph – Bussang que se continue la randonnée des deux écrivains. Huit jours de marche leur avaient suffi pour parcourir à pied le trajet de Strasbourg au col de Bussang en longeant la crête occidentale des Vosges.

Repris par le tourbillon de la vie parisienne, ils ne devaient plus jamais revoir nos montagnes dont ils emportaient, avec un renouveau de forces physiques, une salutaire détente d'esprit et d'inoubliables impressions.

Victor LALEVÉE.

(Paru en 2 épisodes dans les Annonces des H.V. des 6 et 13 /09/1947.)